

Nelly Labère, *Gastrono(r)mie. Naissance de la littérature gastronomique*, Paris, Champion (Bibliothèque du XV^e siècle, n° 88), 2021, 390 p., 48 €.

Dans cet essai original et stimulant, NL se penche sur une étrange conjonction qui se produit au cours des trois derniers siècles du Moyen Âge et qui n'avait pas fait l'objet, jusqu'ici, d'une étude systématique : à partir du XIII^e siècle, les textes normatifs ou didactiques ayant pour objet principal ou au moins substantiel l'alimentation – des traités de savoir-vivre aux livres de cuisine – se multiplient, en même temps que se développe, en particulier dans la fiction vernaculaire, une littérature dont la nourriture est un des motifs récurrents. Or, au centre de ce dispositif qui voit naître un « discours gastronomique » dont nous sommes encore les héritiers, on trouve les femmes : cet « ensemble normatif, prescriptif, culinaire et fictionnel de textes qui s'intéressent à l'alimentation au sens large » (p. 21) constitue une « littérature » (au sens large et ancien du terme : la « chose écrite ») qui parle de femmes et de table, fait parler les femmes à propos de la table, et parfois même les laisse parler à table...

Le pari réussi de NL consiste donc à mettre en lumière ce dispositif pour montrer comment les deux principaux corpus étudiés se répondent de part et d'autre de la frontière si artificielle du « littéraire » et du « documentaire » que tant d'historiens et de littéraires persistent à tenir : d'une part les textes normatifs à visée pédagogique tels que le *Chastoiement des dames* de Robert de Blois, les *Ensenhamen de la donzela* d'Amanieu de Sescas, le *Mesnagier de Paris*, le *Livre des Enseignements du Chevalier de la Tour Landry à ses filles*, ou encore le *Livre des Trois Vertus* de Christine de Pizan ; de l'autre les œuvres relevant de la fiction, principalement en français d'oïl et en occitan comme le *Roman du Comte d'Anjou* de Jean Maillart, le *Roman de la Rose moralisé* de Jean Molinet, les *Évangiles des Quenouilles*, le roman *Jehan de Saintré* d'Antoine de la Sale, divers fabliaux, mais aussi des textes allemands, espagnols et italiens au premier rang desquels on trouve, bien sûr, le *Décameron* de Boccace.

Après une introduction qui propose un rapide tour d'horizon historiographique et expose les principales lignes de force du livre, l'argumentation se déploie au fil de trois parties d'une centaine de pages chacune, qu'on pourra décrire comme une mise en bouche à la fois théorique et descriptive des normes sur les femmes à table, puis un chariot de hors-d'œuvre proposant une analyse serrée de quatre œuvres importantes, pour terminer sur un substantiel plat de résistance consacré à l'étude d'une seule et même thématique à travers un grand nombre de textes ; le tout est entrelardé de brefs propos introductifs et conclusifs qui rafraîchissent le lecteur et préparent la conclusion, tout aussi brève, qui renoue les fils de l'enquête.

La I^e partie porte donc sur les « contenance de table » qui apparaissent à partir du XII^e siècle dans des œuvres relevant de genres variés. NL insiste entre autres sur l'importance de la notion de *nurture* (à la fois nourriture et enseignement) dans les traités d'éducation destinés aux femmes. Ainsi, le *Chastoiement* et les *Ensenhamen*, mais aussi les textes de fiction, ajoutent au stock habituel des recommandations adressées à tous les lecteurs des conseils spécifiquement féminins, dont certains reflètent bien la place et le rôle social des femmes en cela qu'il apparaissent comme des « impératifs du deuxième sexe » (p. 76). La table et la femme – on n'en sera pas surpris – ne sont jamais loin de la sexualité : la « contenance » se réfère à la table autant qu'au lit. En témoignent des analyses portant sur l'intérieur et l'extérieur, sur l'abus du vin censé messeoir aux femmes, ou encore sur l'obscénité – une notion sur laquelle NL a déjà écrit et dont elle fournit une bonne définition, rappelant qu'elle répond à l'impératif de « ne pas montrer dehors ce qui doit être caché dedans » (p. 84). Ainsi, gloutonnerie et luxure sont-elles constamment convoquées ensemble, de manière explicite ou implicite, même si NL montre également que ce discours est le reflet d'une triple oralité qui a à voir avec la bouche, la parole, et donc la littérature : la femme est en effet réputée « bavarde, gourmande et luxurieuse ». C'est ce que montre l'étude de quelques moments proprement hors-normes où la littérature montre

les femmes ne respectant pas ces contenance : des banquets de femmes entre elles ; les caprices alimentaires des femmes enceintes ; la mise en scène de l'affrontement entre mari et femme autour de la nourriture. Force est de constater que la plupart de ces œuvres illustrent un regard essentiellement masculin sur les transgressions féminines.

La II^e partie porte sur quatre textes qui usent tous de l'alimentation comme d'un « ingrédient textuel », l'œuvre étant en quelque sorte organisée à l'instar de l'aliment, et NL prend plaisir à désigner les procédés littéraires et stylistiques qu'elle étudie à l'aide de mots tirés du champ culinaire. Ainsi, le *Mesnagier de Paris*, somme didactique où est « incorporé » un volumineux réceptaire, est, pour la première fois, étudié en détail sous l'angle de la grammaire, du lexique, de la syntaxe : NL montre qu'un livre de cuisine peut aussi être un lieu d'expérimentation textuelle et qu'il possède sa propre poétique, opérant sur le mode de la liste ou reposant sur des « fictions alimentaires » (recette de bœuf « déguisé » en ours, etc.). Dans le *Roman du Comte d'Anjou*, le texte est « coupé » et même « entrelardé » par une liste alimentaire et culinaire de 61 vers ; on regrettera que les miniatures ici commentées n'aient pas pu être reproduites. Les *Évangiles des Quenouilles* donnent à lire, quant à eux, un texte « feuilleté » : au sein d'un récit-cadre évoquant des conversations entre des vieilles femmes brugeoises, les recettes de cuisine alternent avec de nombreuses autres « recettes de bonnes femmes ». Enfin, *Jehan de Saintré* apparaît comme un roman « farci » de nombreux passages liés (ou non) à l'alimentation. L'émergence d'un discours sur la table porté par une femme s'y avère d'autant plus transgressif que ce discours s'adresse aux hommes : ce n'est plus un homme qui adresse des conseils à une femme mais une femme qui éduque un homme en lui parlant d'alimentation.

La III^e partie est entièrement consacrée au motif du « cannibalisme gastronomique », à travers l'étude d'un « cas-limite ». Les deux chapitres de cette partie consistent en effet en une étude d'œuvres médiévales rapportant le célèbre récit connu sous le titre de « cœur mangé », dans lequel un mari jaloux fait manger à son épouse le cœur de son amant. De cette histoire, il existe quatorze versions vernaculaires en langue d'oïl et d'oc, en allemand et en italien, entre le milieu du XII^e et la fin du XV^e siècle. Bien connues des médiévistes et déjà abondamment étudiées, elles sont ici abordées par NL sous un angle gastronomique (c'est-à-dire visant à exposer un discours normatif sur l'alimentation) et culinaire (NL étudiant par exemple les divers types de préparation culinaire du cœur de l'amant, du simple cœur rôti des premières versions occitanes au cœur « appareillé » des versions plus tardives). On assisterait ici, selon ses termes, à une véritable « eucharistie littéraire » : d'une part l'incorporation par la femme d'un corps/cœur d'homme, de l'autre un propos quasi métalittéraire, reposant sur une « intertextualité conçue comme nutrition ». Le fait, les textes se nourrissent de textes et nourrissent leurs lecteurs (p. 316-317).

En conclusion de son essai, NL rappelle combien sa lecture des œuvres lui a permis de montrer que, en matière de littérature gastronomique, « la femme était toujours [un] ingrédient textuel ». Ainsi, la femme n'est pas seulement un « motif », elle est un « dispositif » par quoi les textes médiévaux parlent de « chair » (à savoir, ici, tout à la fois l'alimentation, la sexualité et les femmes) et explorent les limites de leurs propres représentations (p. 322-324). On ne peut que s'interroger, en écho à ces dernières réflexions sur « la chair », sur la place qu'il aurait convenu d'accorder, dans ces analyses, à la prégnance du discours religieux, chrétien ou plus largement d'origine biblique, qui informe les dites représentations. Mais tel n'était pas le sujet de ce livre et on ne saurait reprocher à NL d'avoir résolument laissé cette vaste question de côté.

Alban Gautier.

Université de Caen Normandie, Centre Michel de Boüard (CRAHAM UMR 6273).